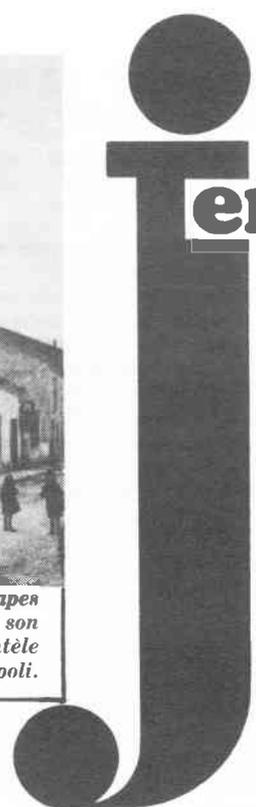




Reçue de Mme Maurt née Mège, voici une vieille image du Jemmapes d'antan : l'ancien bureau des P.T.T. — avec son receveur en canotier, son employée en blouse noire et son facteur en casquette, parmi une clientèle indigène — près de la ferblanterie, plomberie, zinguerie François Dinapoli. Elle ouvre notre bulletin pour fêter, ci-dessous...



Jemmapes et son canton

ANNÉE SCOLAIRE 32-33...

...au collège de Bône, à l'occasion d'une fête où Normandes et Normands en bonnets, chapeaux ronds et sabots avaient nom, de gauche à droite : Paulette Bonnal (Ouenza), Camille Russo (Mondovi), Paulette Still (Jemmapes), Henriette Breysses (Gastu), Odette Kateb (Alger), Annette Delaporte (Jemmapes), Marie-Louise Catin (Randon), Yvonne Flandin (Jemmapes), Yvonne Poutrel (Bône) et Maddy Chavanon (Lannoy).

Photo transmise par Henriette Breysses-Lacoume.

Que celles de nos compatriotes qui fréquentaient le collège de Philippeville se rassurent : elles aussi trouveront, un prochain jour, dans les colonnes de ce bulletin, une photographie-témoin de leurs jeunes années.

Et ceux qui fréquentèrent nos écoles primaires ne seront pas - eux non plus - oubliés.

LES 95 ANS DE NOTRE DOYENNE

On avance, en la vie, à force de printemps.
Mais qu'importe leur nombre, on a toujours vingt ans
Quand, autour de l'aieule, babillent les enfants
On se penche vers eux — ainsi veut le destin —
Ils s'élèvent vers nous... Chacun fait son chemin.
Vous amis Jemmapois vous adressez leurs souhaits ;
Ils fêtent leur doyenne avec joie et fierté,
Vous donnant rendez-vous pour la prochaine année.
Bien affectueusement.

NOUS TOUS.

Ce message émanant de notre présidente a été adressé, le 30 juillet dernier, à notre doyenne, Mme Delaporte, à l'occasion de son quatre-vingt-quinzième anniversaire.

C'est, en effet, le 30 juillet 1891 que naissait, à Lannoy, la petite Nancy Laffond.

À Castres, parmi les siens — enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants — notre vénérable concitoyenne a célébré l'événement auquel, par le message ci-dessus, nous avons été associés, fiers et heureux

de nous savoir une doyenne pleine de dynamisme, et conservant intact le souvenir de notre cher terroir jemmapois.

À " mère ", comme l'appellent ses enfants, nous redisons toute notre affection.

NOCES DE DIAMANT

C'est en 1926, à Philippeville, que s'unissaient, pour une longue route, nos compatriotes Joséphine Barbato et Jules Paul Cini.

Ils ont, récemment, célébré leurs 60 années de vie commune entourés de leurs enfants Mauricette et Georges, leur bru, leur gendre, leurs cinq petits-enfants et leurs deux arrière petits-enfants.

Nous nous associons cordialement à la liesse familiale, en cet heureux anniversaire.

● NOTRE RÉUNION D'AVRIL

NOUVELLES agapes parisiennes, dimanche 20 avril, et - selon la tradition maintenant bien établie — nouveaux visages resurgissant du passé pour de fraternelles retrouvailles : Françoise Touret, René Teuma et son épouse - montés spécialement de Tarbes pour la circonstance — une des filles de Gillette et Marcel

• Suite page 4.



L'OUVROIR AUX TAPIS DE MADAME VALLET

MON aïeule, Madame Vallet (1), est née le 28 septembre 1873 à Constantine : le vieux Rocher, bien connu de tous les habitants de cette province algérienne.

Ses parents venaient de France : son père d'Alsace, sa mère du Nord. Sa petite enfance s'écoula heureuse, jusqu'à la mort de sa maman ; elle n'avait alors que cinq ans et sa sœur Juliette deux...

Son père vendit sa brasserie constantinoise pour aller s'occuper d'une concession située aux environs de Jemmapes. Ne pouvant prodiguer à ses fillettes tout le soin qui leur était nécessaire, il se maria.

Pour lui et les siens commença une existence hasardeuse, pénible, dangereuse : quelques fauves hantaient encore les forêts proches, laissant leurs empreintes dans la poussière ou la boue des chemins. Des marais rendaient l'atmosphère insalubre ; le paludisme et le choléra faisaient encore beaucoup de ravages dans la population, tant européenne qu'indigène.

Néanmoins, cet homme tenace se mit à l'ouvrage — disait ma grand-mère — défrichant, bâtissant ferme, écurie, bergerie, achetant vaches et moutons, deux chevaux pour les atteler à la voiture ou à la charrue, et faisant durement son apprentissage de colon.

Heureusement, il était une force de la nature, vaillant, honnête, croyant en la Providence, soutenu par une compagne courageuse, et secondé par un ouvrier européen que chacun appelait François Zou, car il disait toujours : " Allez ! Zou ! "

Ma grand-mère avait hérité ce caractère énergique, faisant face à l'adversité, ne se considérant jamais vaincue.

A 21 ans, elle rencontra l'homme qui allait devenir mon grand-père ; ils formèrent un couple uni dont naquirent une fille qu'on prénomma Geneviève, et un petit garçon mort-né. Geneviève devint ma maman.

En 1924, alors âgée de 51 ans, ma grand-mère décida d'ouvrir, à Jemmapes, un atelier de tapis haute-laine. Après avoir effectué un stage, elle loua un local, acheta le matériel et recruta de jeunes ouvrières parmi la population musulmane du village.

Et l'on se mit au travail.

On commençait par monter, verticalement, sur les grands métiers de bois, les fils de trame très solides sur lesquels les doigts des tisseuses nouaient des brins de laine très épais, selon un modèle imaginé, schématisé et coloré par ma grand-mère. Un coup de ciseau pour égaliser, puis lorsqu'on était arrivé au bout du rang horizontal, on passait la lisse et les petites ouvrières tassaient leur travail à grands coups de peignes spéciaux, avant de se mettre à nouer une nouvelle rangée.

Le travail, très lent malgré les doigts légers et l'habileté des exécutantes, avait été précédé par l'opération de teinture de la laine : je revois ma grand-mère trempant les écheveaux de laine vierge dans de grands baquets, puis les suspendant à des fils de fer ; quand tout était bien sec, on faisait de grandes pelotes qui s'entassaient, multicolores, au pied des métiers.

Souvent, les jeunes mauresques venaient à l'ouvroir accompagnées de leurs petites

sœurs ; et celles-ci, à leur tour, ayant grandi, prenaient la place de celles qui devaient s'en aller, pour se marier, dès qu'elles avaient atteint l'âge nubile.

Ce modeste artisanat local avait beaucoup de succès, tant dans la population des environs qu'auprès des touristes métropolitains venus visiter les deux grandes pièces servant d'atelier et admirer l'habileté des ouvrières, le ton chaud des couleurs, le moelleux des tapis...

La guerre de 1939-45 mit un terme à cette activité, par manque de matière première et Mm Vallet dut fermer son artisanat...

Quand sonnèrent les heures douloureuses de 1962, alors qu'elle était âgée de 90 ans, notre grand-mère, malgré son désir de continuer à vivre à Jemmapes, dut se résigner à l'exode.

Pendant les neuf années qu'elle vécut encore en terre métropolitaine, elle ne cessa de dire — comme tant de nos compatriotes — " Que faisons-nous ici ? On était si bien là-bas ". Et elle vivait uniquement des souvenirs de son enfance, de sa jeunesse, de son bonheur d'épouse et de mère.

Mon frère Georges et moi avons fait notre possible pour qu'elle ait une existence paisible sinon heureuse ; elle conserva sa lucidité, son goût



Mme Vallet, son époux, sa fille Geneviève et Georges.

du crochet et de la lecture et regardait volontiers la télévision.

Elle s'est éteinte — presque centenaire — en 1972, n'ayant



Ce cliché a été réalisé par M. Gullols, photographe à Philippeville, dont l'épouse figure, au centre du groupe de dames, derrière l'essai d'apprenties en herbe. Discrète, Mme Vallet laisse apparaître son visage, au coin droit de la porte de l'ouvroir, près des trames d'un métier à tisser.

● Responsable de la publication : Jean BENOIT
13, Vallée des Anges
93390 Clichy-sous-Bois
Tél. (1) 43.30.19.85

IMPRIMERIE ROUSSEAU
MEAUX
R.C.S. MEAUX B 745.751.628

LANNOY-FUMADES

C'est dans cette nouvelle station thermique que, cette année, sont venus faire leur cure de nombreux Lannoys auxquels s'étaient joints des... banlieusards Jemmapois.

On a constaté certaines concentrations familiales. La palme est revenue aux familles Paoli, Chavanon, Flandin avec 18 participants. Les talonna de près, avec 12 personnes, la famille Mattera.

L'apparatchik parisien des Jemmapois nous avait délégué l'éminent paysagiste dissident, notre ami René Laurent et sa femme Henriette, Lannoysenne d'origine.

Nous avons été intrigués par la taille inhabituelle du véhicule du camarade René et il se pourrait que sa bétailière ait servi à dissimuler quelques appareillages électroniques sous une livraison de bois.

Selon certaines sources en provenance du S.D.E.C. djénélien, René aurait été envoyé afin d'infiltrer notre réseau. Nous lui avons cependant réservé un accueil chaleureux, en le priant de transmettre à la direction du politburo une invitation pour 1987.

Roger Xuereb, sa femme et sa sœur avaient fait le déplacement, ainsi que les familles Orosco-Laffond, Hervé et Mady Lafuente.

Au hasard des conversations quelques faits divers ont retenu notre attention :

● NEW YORK, NEW YORK ME VOILA

Tata Claire, lors de son arrivée à New-York, dut affronter les mystères des barrières américaines à tourniquet. Se présentant donc au portillon automatique, elle reçut, sur les reins, une poussée d'un battant de bois destiné à hâter le passage. Se retournant vers l'Américain qui la suivait et croyant être l'objet d'une familiarité outre Atlantique, elle lui dit, en pointant son doigt vers la tempe : « You foolish ! ».

Inutile de dépeindre la stupeur du brave Yankee.

Ce n'est qu'à la barrière suivante qu'elle comprit toutes les subtilités des machines américaines.

● ROGER A PARIS

Notre célèbre Niçois, lui, eut affaire au tourniquet du métro parisien. Si la promenade des Anglais n'a pas de secret pour lui, ne lui parlez plus de Paris.

Alors qu'il devait franchir le fameux portillon à trois branches, il voulut, sans doute par politesse, faire passer en premier sa valise. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand la barrière refusa de le laisser passer. Était-ce encore une manifestation de racisme ? Non heureusement grâce à René qui lui expliqua la manœuvre qu'il convenait d'exécuter.

● BABETTE DANS LE MÉTRO

Menton, aussi, est loin de la capitale, et Babette en a fait l'expérience. Elle présenta son ticket de métro à l'orifice prévu à cet usage et permettant l'ouverture du portillon. Mais méfiante (on ne sait jamais dans cette grande ville), elle ne voulut pas lâcher son ticket. Inutile de vous dire qu'elle ne passa pas jusqu'au moment où une âme charitable vint à son secours.

Pour mettre fin à la chronique de notre terroir, nous renouvelons auprès de nos amis Lannoys, Jemmapois et autre « pays », notre invitation à la prochaine réunion à Pâques 1987. Et, comme dirait Donald : « That's all, folks ! » (c'est tout, les copains).

Guy BLANC.



DE HAUT EN BAS

- Ritou Flandin, Yoyo Pugliesi, Mme et Roger Xuereb.
- Héléne (Paoli), Janine Chazelle (Jeanmasson), Lucienne Paoli, Jacqueline Bancelin (Blanc), Annie Flandin (Paoli) et Ritou Flandin.
- Henriette Huck (Chavanon), Albertine Mattera, sous le regard intéressé de Yvon Huck et Roger Mattera.

VOIR AUX TAPIS DAME VALLET

En 1924, alors âgée de 51 ans, ma grand-mère décida d'ouvrir, à Jemmapes, un atelier de tapis haute-laine. Après avoir effectué un stage, elle loua un local, acheta le matériel et recruta de jeunes ouvrières parmi la population musulmane du village.

Et l'on se mit au travail.

On commençait par monter, verticalement, sur les grands métiers de bois, les fils de trame très solides sur lesquels les doigts des tisseuses nouaient des brins de laine très épais, selon un modèle imaginé, schématisé et coloré par ma grand-mère. Un coup de ciseau pour égaliser, puis lorsqu'on était arrivé au bout du rang horizontal, on passait la lisse et les petites ouvrières tassaient leur travail à grands coups de peignes spéciaux, avant de se mettre à nouer une nouvelle rangée.

Le travail, très lent malgré les doigts légers et l'habileté des exécutantes, avait été précédé par l'opération de teinture de la laine : je revois ma grand-mère trempant les écheveaux de laine vierge dans de grands baquets, puis les suspendant à des fils de fer ; quand tout était bien sec, on faisait de grandes pelotes qui s'entassaient, multicolores, au pied des métiers.

Souvent, les jeunes mauresques venaient à l'ouvrage accompagnées de leurs petites

sœurs ; et celles-ci, à leur tour, ayant grandi, prenaient la place de celles qui devaient s'en aller, pour se marier, dès qu'elles avaient atteint l'âge nubile.

Ce modeste artisanat local avait beaucoup de succès, tant dans la population des environs qu'auprès des touristes métropolitains venus visiter les deux grandes pièces servant d'atelier et admirer l'habileté des ouvrières, le ton chaud des couleurs, le moelleux des tapis...

La guerre de 1939-45 mit un terme à cette activité, par manque de matière première et Mm Vallet dut fermer son artisanat...

Quand sonnèrent les heures douloureuses de 1962, alors qu'elle était âgée de 90 ans, notre grand-mère, malgré son désir de continuer à vivre à Jemmapes, dut se résigner à l'exode.

Pendant les neuf années qu'elle vécut encore en terre métropolitaine, elle ne cessa de dire — comme tant de nos compatriotes — " Que faisons-nous ici ? On était si bien là-bas ". Et elle vivait uniquement des souvenirs de son enfance, de sa jeunesse, de son bonheur d'épouse et de mère.

Mon frère Georges et moi avons fait notre possible pour qu'elle ait une existence paisible sinon heureuse ; elle conserva sa lucidité, son goût



Mme Vallet, son époux, sa fille Geneviève et ses petits-enfants Jeanne et Georges.

du crochet et de la lecture et regardait volontiers la télévision.

Elle s'est éteinte — presque centenaire — en 1972, n'ayant

jamais oublié le sol natal, et regrettant de ne pouvoir y reposer à jamais.

Jeanne DEYME

1. A Jemmapes, tout le monde prononçait : " Vallette ".



Ce cliché a été réalisé par M. Gulliois, photographe à Philippeville, dont l'épouse figure, au centre du groupe de dames, derrière l'essaim d'apprenties en herbe. Discrète, Mme Vallet laisse apparaître son visage, au coin droit de la porte de l'ouvrage, près des trames d'un métier à tisser.

SUCCÈS

Nous avons appris avec plaisir le succès de :

— Claire Anne Maillard, maître en psycho-physiologie, admise à l'université Emory d'Atlanta (Géorgie), aux Etats-Unis, où elle va préparer le doctorat de sa spécialité.

— Jean-Michel Tournier, maître en mathématiques appliquées, reçu directement en seconde année à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris ainsi qu'à l'Ecole Supérieure d'Aéronautique de Toulouse.

Aux deux brillants lauréats, petits-enfants de notre président, toutes nos félicitations et nos vœux pour d'autres succès.